



LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Françoise Perrudin
Lycée Franco-Mexicain (LFM)
perrudin.françoise@lfm.edu.mx

Documents :

- 1 - Chant à la gloire de Francisco I. Madero
- 2 - *¡Tierra y Libertad!* le Plan de Ayala (1911)
- 3 - Les *Soldaderas*, des femmes dans la Révolution
- 4 - Les avancées sociales de la *Constitution de 1917*
- 5 - Diego Rivera et la Révolution

La Révolution mexicaine commence en 1910. Cette année là, le dictateur Porfirio Díaz se fait élire pour la huitième fois à la présidence dont il détient le fauteuil depuis 1876. Un amendement apporté à la Constitution en 1890 lui permet une réélection illimitée. Sous ses mandats, le Mexique s'est modernisé, guidé par la devise porfirienne « Le progrès dans l'ordre ». L'exploitation des terres et la mise en valeur du territoire, notamment par le chemin de fer, ont fortement progressé. La stabilité politique du Porfiriat a favorisé les investissements étrangers. La production agricole et minière a explosé. Le Mexique est devenu un des grands fournisseurs mondiaux de matières premières. En apparence donc, le vieux dictateur semble indéboulonnable.

Mais un mécontentement grandissant atteint toutes les couches de la société. Car l'enrichissement du pays se fait au détriment de la grande majorité des 15 millions de Mexicains, Indiens et petits paysans dont on spolie les terres au nom de la rentabilité. Ouvriers de l'industrie florissante dont les salaires ne décollent pas. Classe moyenne instruite pour laquelle la mobilité sociale reste illusoire. Même de grands propriétaires terriens du Nord se sentent tenus à l'écart, méprisés par le pouvoir central qui leur préfère les compagnies étrangères. Ils seront les grands acteurs de la révolution à venir. La situation est donc explosive dans un pays qui entre à marche forcée dans l'économie moderne avec des structures politiques et sociales archaïques. C'est dans ce contexte qu'en 1910, le jeune Madero prend la tête de l'opposition politique et rassemble autour de lui suffisamment de forces pour provoquer la chute de Díaz en 1911. La Révolution pourrait s'arrêter là, elle ne fait que commencer. Car l'unité réalisée contre le vieux dictateur éclate une fois celui-ci chassé du pouvoir. Le pays bascule dans une guerre civile où le peuple mexicain sert très souvent de bras armé aux ambitions des chefs de guerre. Alliances et trahisons se succèdent. Les combats sont menés au nom d'aspirations politiques et sociales très variées. En 1920, la révolution en armes s'achève. Elle a fait un million de victimes et a donné naissance à une nouvelle Constitution.

Les cinq documents proposés ne rendent pas compte de la complexité de la période révolutionnaire entre 1910 et 1920. Mais ils éclairent sur ses enjeux, ses modalités et sur les traces laissées dans le Mexique contemporain. Enjeu politique d'abord, avec un *corrido* (chant) évoquant la chute de Díaz et l'accession au pouvoir de Madero. Enjeu économique et social avec le *Plan de Ayala* de Zapata témoignant d'une question cruciale au Mexique : la propriété de la terre. Des photos de *soldaderas* permettent d'aborder le quotidien des combattants de la guerre civile, et plus particulièrement le rôle des femmes. Quelques articles de la *Constitution de 1917* mettent en évidence les acquis les plus marquants de la Révolution. Enfin, une peinture murale de Diego Rivera au-delà de son intérêt esthétique évident, éclaire sur une mémoire collective toujours active de nos jours.

Pour en savoir plus

Jacqueline COVO-MAURICE, *La Révolution mexicaine*, Ellipses, Paris, 1999, rééd. 2010
Jean MEYER, *La Révolution mexicaine*, Tallandier, Paris, 1973, rééd. 2010
Bernard OUDIN, *Villa, Zapata et le Mexique en feu*, Gallimard découvertes, Paris, 1989

Document 1 - Chant à la gloire de Francisco I. Madero

Les *corridos* sont des chansons populaires anonymes écrites en quatrains. Pendant la Révolution, ils sont souvent composés par des combattants au repos, rassemblés autour d'un feu, qui improvisent au son de la guitare. Chaque grand fait, chaque grand homme de la Révolution possède son *corrido* : *La toma de Zacatecas, General Emiliano Zapata, Pancho Villa*... C'est aussi le cas pour Francisco I. Madero, né en 1873, dans une famille de riches *hacendados*, propriétaires de mines et d'entreprises industrielles du Coahuila au Nord du Mexique. Il étudie en France et aux États-Unis où il découvre la sociale-démocratie naissante. De retour au Mexique, il constate que l'opposition à Díaz s'est renforcée. La question de la réélection est au centre de tous les débats, de toutes les revendications. En 1909, Madero fonde un parti d'opposition, le Parti anti-réélectionniste avec pour programme le départ de Díaz, la tenue d'élections libres et l'installation d'une démocratie. Il est emprisonné à San Luis de Potosí et apprend, impuissant, la réélection de Díaz en juin 1910 puis s'enfuit en octobre de la même année.

C'est ce moment qu'évoque le début du *corrido El levantamiento de Madero*. Madero est dans un train en route vers San Antonio au Texas où se retrouvent les exilés politiques mexicains. Les États-Unis accueillent favorablement les anti-réélectionnistes. Car Díaz met un frein à leur présence au Mexique et favorise les investissements européens, en particulier britanniques. Une fois aux États-Unis, Madero peaufine son programme appelé *Plan de San Luis de Potosí*. Après avoir échoué sur le terrain de la lutte politique, il se tourne vers la lutte armée. Il change donc de stratégie un peu comme un train change de machine. La lutte armée s'engage à partir du signal lancé le 20 novembre 1910. Le Vieux ne veut pas lâcher le fauteuil présidentiel, auquel il s'accroche tel un monarque absolu. Il tente de manœuvrer comme le lui conseille son secrétaire. Sans succès. Les troupes fédérales de Díaz mal préparées et peu motivées tombent sous les embuscades et les ruses des guérilleros du Nord. La défaite militaire de Díaz à Ciudad Juárez face à Pancho Villa le contraint à démissionner en mai 1911 puis à s'exiler en France où il meurt en 1915.

La multiplication des scènes de ce *corrido* toute à la gloire de Madero laisse penser qu'il s'agit d'une composition à plusieurs voix écrite du temps de la présidence maderiste entre juin 1911 et février 1913. Il s'agit d'une vision populaire et partisane de l'histoire de Madero. La fin tragique du vainqueur de Díaz n'est pas évoquée. Après son arrivée au pouvoir, Madero, mal préparé, ne parvient pas à contrôler la situation. Les généraux révolutionnaires poursuivent le combat pour leur propre compte. Complots et rebellions se multiplient. Face au désordre, les États-Unis lâchent leur ancien allié et favorisent une prise de pouvoir par la force de Huerta, un conservateur porfiriste. Madero est arrêté et assassiné par les putschistes en mars 1913. De nos jours, la mémoire officielle rend un

hommage appuyé au principal artisan de la chute de Díaz. Mais dans la mémoire collective Madero n'atteint pas la popularité d'un Villa ou d'un Zapata. Sans doute parce qu'il reste associé à un échec.

MADERO PREND LES ARMES

Veuillez m'excuser, Messieurs

Je vous le répète à nouveau
Ce sont les matins, Messieurs,
De l'an mille neuf cent dix

Un train de passagers s'en est allé,
Blessé en plein cœur,
En direction des États-Unis,
Pour le changement de machines,

Et il arriva aux États-Unis
Et avec plaisir on les accueillit,
Et tous les Mexicains
Volontiers furent applaudis

Tous les jours par là passaient
De nombreux trains de fédéraux
Parce qu'à combattre ils se rendaient
Au port de Padernales

Une embuscade leur fut tendue
Juste à l'entrée du canyon
Les palmiers furent revêtus
De veste et de pantalon

Francisco I. Madero disait
Au milieu de ses hommes :
«Le nommé Porfirio Díaz
Doit rendre la chaise»

Et Porfirio de lui répondre
À force de faire sa loi
«La chaise je ne la rendrai pas,
Je veux devenir roi»

Et son secrétaire de lui dire
«Fais donc semblant de la rendre,
Sinon à cause de tes caprices,
On risque de se faire pendre»

Ne vous inquiétez donc pas de cela,
Des gens pour se battre, il y en a,
À tous les révoltés
Je leur offre de tuer.

Que le patron de Dieu soit sur lui,
De Dieu le grand justicier
Et que soit glorifiée
L'âme du Président Madero

Veuillez m'excuser, Messieurs,
Je vous le répète à nouveau
Ce sont les matins, Messieurs,
De l'an mille neuf cent dix.

Document 2 - ¡Tierra y Libertad! le Plan de Ayala (1911)

Emiliano Zapata, né en 1879, est un métis à peine lettré, fermier propriétaire (*ranchero*) dans le Morelos. Cet État, situé au sud de Mexico, est peuplé de 20 % d'indigènes et est très touché par les expropriations de terres communales. Zapata prend souvent la défense des petits paysans qui réclament leurs terres aux grands propriétaires, les *hacendados*. En 1910, il répond à l'appel de Madero et conduit une armée de paysans insurgés contre Díaz. Pourtant, une fois Madero au pouvoir, il reprend les armes. Dans ce texte rédigé en 1911 à Ayala, commune du Morelos, Zapata justifie son opposition à Madero et annonce les modalités d'application de la grande réforme agraire qu'il revendique et qui constitue le fondement de sa lutte politique.

Ce texte sonne d'abord comme un réquisitoire contre Madero que Zapata décrit comme un usurpateur, un traître du peuple mexicain. Il accuse Madero d'avoir fait, par calcul, des

promesses aux paysans et de ne pas les respecter. Dans son plan de San Luis de Potosí, Madero avait prévu de réformer le statut de la terre. Mais une fois au pouvoir, il refuse de remettre en cause le principe de propriété. Tout au plus envisage-t-il une voie légale, longue et le plus souvent inutile, face aux tribunaux. Madero se comporterait donc en tyran. Par ailleurs, ce Plan de Ayala prévoit l'expropriation par la force des terres accaparées par de grands propriétaires sous le Porfiriat. Elles seront remises aux communautés villageoises qui les exploitent en commun (*ejidos*) et à tous ceux qui en avaient été spoliés s'ils possèdent des titres de propriété. Et pour tous ceux qui n'ont rien, ils recevront un tiers des terres des grands propriétaires qui seront indemnisés. Enfin, les accapareurs qu'ils soient *hacendados*, *científicos*, (des entrepreneurs très liés au pouvoir porfiriste et partisans d'une modernisation effrénée du pays profitable à une élite), ou bien caciques (chefs locaux) ne pourront s'opposer sous peine d'être entièrement privés de leurs biens au profit des veuves et des orphelins de guerre.

LE PLAN DE AYALA (extraits)

Art.1 - Nous considérons que le peuple mexicain, dirigé par Francisco I. Madero, a versé son sang pour reconquérir ses libertés et pour recouvrer ses droits, et non pour qu'un homme qui s'approprie le pouvoir, violât les principes sacrés qu'il prétendait défendre sous la devise «Oui au suffrage effectif, non à la réélection», outrageant ainsi la foi, la cause, la justice et les libertés du peuple. Nous prenons acte que cet homme auquel nous faisons référence, monsieur Francisco I. Madero, (...), a provoqué de fait, une nouvelle effusion de sang et la multiplication des malheurs de la Patrie (...)

Art.6. En ajout au présent plan, nous faisons le constat que les terres, les montagnes et les eaux ont été usurpées par les *hacendados*, les *científicos* ou les caciques, sous le couvert d'une justice vénale. Ces biens entrèrent en possession des villages ou des citoyens qui détiennent les titres correspondant à ces propriétés, et dont ils ont été dépossédés par la mauvaise foi de nos oppresseurs.

Art.7. En vertu du fait que l'immense majorité des villages et des citoyens mexicains ne possèdent même pas la terre qu'ils foulent, qu'ils ne sont pas en mesure d'améliorer un tant soi peu leur condition sociale ni de se consacrer à l'industrie et à l'agriculture, car les terres, les montagnes, et les eaux, se trouvent aux mains d'un petit nombre, il est établi ce qui suit: un tiers de ces monopoles sera exproprié contre indemnisation aux riches propriétaires, et distribué à ceux des villages et des citoyens qui sont dans l'incapacité de faire prévaloir d'anciens droits sur la terre.

Art.8. Les *hacendados*, les *científicos* et les caciques, qui s'opposeront directement ou indirectement au présent plan, verront leurs biens nationalisés. Les deux tiers des terres qui devaient leur revenir, seront destinés aux indemnisations de guerre, aux pensions des veuves et des orphelins des victimes qui sont tombées en luttant pour le présent Plan.

Le 25 novembre 1911

Traduction: F. Perrudin

Document 3 - Les *Soldaderas*, des femmes dans la Révolution

Durant la Révolution, les troupes, qu'elles soient fédérales ou révolutionnaires, sont suivies par une foule de femmes : les *soldaderas* ou *adelitas*. Ce sont les épouses, les fiancées, parfois les mères ou les sœurs des combattants. Ce sont aussi des *filles à soldats* : des prostituées. Les combattants sont accompagnés de leur famille car les armées payent bien (quatre fois plus qu'un ouvrier agricole). Ces deux photographies font partie des milliers de clichés pris durant la Révolution mexicaine. La première, datée d'avril 1912, a été prise par Geronimo Hernández dans une gare de la capitale au départ d'un train de troupes fédérales. L'origine de la deuxième photographie est plus incertaine. Elle aurait été prise en 1914 par Augustin Casasola d'après les archives du même nom.

La première photo est l'une des plus célèbres de la Révolution. La très jeune *soldadera* est sur le marchepied d'un wagon de train. Son jupon taché évoque la rudesse des conditions de vie. Son regard inquiet laisse imaginer

l'agitation au départ d'un train qui n'attend pas les retardataires. Car les trains durant la Révolution sont des atouts logistiques majeurs. Les principales lignes relient la frontière des États-Unis jusqu'à Mexico, la capitale. C'est dans ces régions qu'ont lieu les combats les plus acharnés. Les trains transportent les troupes, l'armement, les canons, ils servent de camp retranché. La photo 2 montre une très jeune *soldadera*, au garde à vous. Elle ne possède pas d'uniforme mais elle porte une cartouchière en bandoulière, un fusil et un pistolet à la ceinture. A l'arrière plan des hommes l'observent, l'air amusé.

Le dévouement extraordinaire des femmes mexicaines ne s'arrête pas là. Elles sont un soutien affectif essentiel à leur homme ; elles portent aussi le barda, font la cuisine, soignent les blessés, enterrent les morts, vont chercher l'eau, trouvent de la nourriture, au besoin en pillant. Certaines dissimulent sous leurs jupons des kilos de munitions qu'elles ramènent des lignes ennemies. On comprend donc que leur rôle dans la Révolution est essentiel. Pour autant, leur place dans la société évolue peu. En 1910, juridiquement, la femme est totalement soumise à son mari. En 1917, une loi déclare l'égalité des époux et la *Constitution* prend en compte la maternité dans le droit du travail. Mais il faut attendre 1953 pour que l'État mexicain leur accorde le droit de voter et d'être éligibles aux élections nationales. Les innombrables photos rendent justice aux *soldaderas*. Aujourd'hui ces femmes anonymes sont aussi populaires que les grands chefs révolutionnaires.

Photo : Geronimo Hernández



Photo : Augustin Casasola

Document 4 - Les avancées sociales de la *Constitution de 1917*

La *Constitution de 1917* est adoptée dans le contexte de la lutte des factions commencée en 1914. D'un côté les forces zapatistes et villistes défendent un projet social et agraire. De l'autre, les forces du conservateur Venustiano Carranza, un riche propriétaire du Coahuila qui s'est autoproclamé Chef suprême et qui est à la recherche de légitimité. En novembre 1916, Carranza convoque un Congrès constituant à Querétaro où des députés fraîchement élus se réunissent afin de donner une constitution au Mexique. Le texte définitif est adopté le 5 février 1917. La nouvelle *Constitution* consacre des avancées majeures : la réélection du président est désormais impossible et deux articles prennent en compte les revendications populaires de façon spectaculaire.

L'article 27 déclare que la terre, le sous-sol et les eaux sont propriété de la nation. Les terres accaparées doivent être restituées pour cause d'utilité publique. Cette spoliation s'était opérée notamment par des compagnies d'arpentage lors de deux campagnes de colonisation en 1883 et 1894. L'article 123 concerne le monde ouvrier jusqu'alors sans droit et dont les luttes sociales étaient durement réprimées. En 1907, près de Puebla une manifestation avait fait 200 morts, surtout des femmes et des enfants. Or la *Constitution* instaure une législation du travail. La journée de travail passe à 8 heures. Interdiction est faite aux enfants de moins de 12 ans de travailler, aux femmes et aux enfants de moins de 16 ans de travailler la nuit. Le repos hebdomadaire est obligatoire, le mois de congé de maternité aussi. Les accidents du travail sont indemnisés, le droit syndical reconnu.

Ces quelques articles font de la *Constitution de 1917* le texte institutionnel le plus progressif au monde. C'est la première fois par exemple qu'une constitution affirme des droits sociaux. Carranza fait ces concessions car il n'a pas le choix. Sept années de guerre civile ont exacerbé les attentes de voir réduire les inégalités criantes. La Loi agraire de 1915, qui prévoyait la restitution des terres accaparées sous le Porfiriat, avait déjà permis de désarmer et de rallier une bonne partie du monde paysan. Pour pouvoir contrôler le pays et asseoir son pouvoir, il fallait satisfaire les zapatistes et tout le monde paysan en attente d'une grande réforme agraire. C'est la raison pour laquelle le *Plan de Ayala* est intégré au texte constitutionnel. Par ailleurs le monde ouvrier en pleine croissance et tant méprisé sous le Porfiriat, soutient Carranza. Il combat les villistes mais aussi les zapatistes qu'ils jugent passéistes et réactionnaires avec leur dévotion à la vierge de Guadalupe. Ses revendications sont enfin entendues. Il s'agit aussi de donner un nouveau coup d'élan à l'industrialisation du pays.

EXTRAITS DE LA *CONSTITUTION DE 1917*

Art. 27

La propriété des terres et des eaux comprises dans les limites du territoire national relève de la Nation, laquelle a le droit d'en transmettre le contrôle à des particuliers en les transformant en propriété privée. La Nation aura tout le temps le droit d'imposer à la propriété privée les modalités exigées par l'intérêt public tout comme le droit de réguler l'exploitation des ressources naturelles dans le but d'une redistribution juste de la richesse publique [...]. Les villages et les communautés qui manquent de terre et d'eau, pour les besoins de leur population, auront le droit de se les procurer en accaparant les propriétés proches, tout en respectant la petite propriété. [...]

Art. 123

1. La durée maximale de la journée de travail sera fixée à huit heures.
2. La durée maximale du travail nocturne sera de sept heures. Les travaux malsains ou dangereux sont interdits pour les femmes en général et les enfants de moins de 16 ans. [...]
3. Le travail des enfants de 12 à 16 ans sera limité à 6 heures de travail quotidien.
4. Les manœuvres devront bénéficier d'un jour de repos pour six jours de travail.
5. Les femmes enceintes de six mois ne pourront exercer un travail de force. Après l'accouchement, elles bénéficieront d'un mois de repos [...]. Durant la période d'allaitement, elles auront droit à deux poses extraordinaires par jour, d'une demi-heure chacune, pour allaiter leur enfant.
7. À travail égal doit correspondre un salaire égal, sans tenir compte ni du sexe, ni de la nationalité du travailleur.
8. Les grèves sont autorisées dans la mesure où elles visent à harmoniser la législation du travail avec les exigences du capital. [...]

Traduction : A. Exbalin

Document 5 - Diego Rivera et la Révolution

Le mural (fresque), *Un rêve un dimanche après-midi dans le jardin Alameda*, est une commande en 1947 de l'hôtel Del Prado. Il mesure 15 m de large et 4 m de haut. Diego Rivera peint un rêve où se mêle avec fantaisie d'illustres personnages de l'histoire du Mexique, des anonymes, ses proches et lui-même. Le doc. 5 correspond à la section consacrée à la Révolution mexicaine (tiers droit de la fresque). Rivera est en Europe au moment de la Révolution. Le vieux continent est une étape incontournable pour tous les intellectuels et artistes mexicains. C'est donc à distance que Rivera s'enthousiasme pour la chute de Díaz. Il rentre au Mexique en 1921. La même année, José Vasconcelos, un brillant intellectuel nommé à la tête du tout nouveau ministère de l'Éducation nationale (SEP) impulse une véritable renaissance culturelle. Il faut éduquer le peuple mexicain avec des codes esthétiques accessibles à tous. Diego Rivera qui souhaite mettre son talent au service de ses convictions marxistes et révolutionnaires adhère immédiatement à ce projet. La peinture murale s'y prête particulièrement bien.

Photo : Rodolfo Ávila, CEMCA



Rivera représente une société porfirienne profondément inégalitaire. A gauche, on identifie la classe dominante, blanche (étrangère?), élégamment vêtue. Ce groupe de privilégiés, se désintéresse de la scène du premier plan où un paysan indien, (peau brune, vêtements traditionnels : pantalon large, chemise de coton blanc, sandales, foulard rouge, chapeau de paille), père de famille nombreuse, est repoussé par un policier qui brandit sa matraque. Seuls les gens en tenue correcte sont admis dans le parc de la Alameda. Le fils aîné, main sur le couteau, brûle de régler son compte à ce métier qui occupe une place intermédiaire entre les deux groupes sociaux que tout sépare. D'un côté, une élite urbaine, nantie, satisfaite d'elle-même ; de l'autre, un monde indigène rural, pauvre et victime d'une violence institutionnalisée. Plus à droite, la classe moyenne prépare un Mexique libre et démocratique que Francisco I. Madero personnifiera un temps. Rivera imagine aussi un monde où les trois grandes classes sociales seraient solidaires : un paysan, un ouvrier, un soldat unissent leurs mains.

Cette œuvre s'inscrit bien dans le discours de l'art officiel. Les divisions entre les révolutionnaires sont ignorées. On retrouve deux grandes thématiques chères à Rivera. L'hommage aux indigènes, rétablis dans toute leur dignité et un message politique marxiste, opposant un monde corrompu à un monde épris de liberté et de justice. Depuis sa mort en 1957, l'immense popularité de Rivera n'a pas faibli et ses peintures murales sont les vecteurs les plus populaires de la mémoire de la Révolution.

Conclusion

La Révolution a servi d'ascenseur social pour une partie des classes populaires. Les acquis sont visibles dans deux domaines : l'éducation et la propriété de la terre. Dans les années 1920, le peuple d'analphabètes accède à l'instruction. Dans les années 1930, la réforme agraire est mise en œuvre. Mais, avec la création du Partido Revolucionario Institucional, la Révolution s'est figée dans un système monopartiste.